

**1. LES ANNÉES D'ENFANCE.
LES RACINES ANARCHO-SOCIALISTES.**

*Vecchiano, à midi. Une vieille maison à deux étages,
de couleur ocre, aux volets verts, qui ouvre sur un petit
jardin. Un grand pin siège au centre de la cour.*

ANTEOS CHRYSOSTOMIDIS : *Commençons en parlant
de ton enfance, de ta famille et de cette vieille maison.*

ANTONIO TABUCCHI : Je suis né en septembre 1943 à Pise, dans un hôpital. C'était le jour où Pise était bombardée par les Alliés. Les Allemands, dans leur retraite, étaient passés sur la rive droite de l'Arno et avaient coupé tous les ponts derrière eux. Les Alliés étaient restés sur l'autre rive et ne pouvaient passer. Sur un plan stratégique, Pise était un point névralgique qui abritait la plus importante jonction ferroviaire de la région, un grand aéroport militaire et beaucoup d'usines, parmi lesquelles plusieurs semblaient être particulièrement importantes. Les Alliés ont donc décidé de bombarder la ville. Je ne me souviens pas à l'instant du nombre exact, mais je crois qu'en une demi-heure plus de 5 000 personnes ont été tuées. Le quartier le plus touché a été celui de Porta a

Mare, où se trouvaient la gare et les usines. Mais – et ça, nous le savons tous – les bombes vont où elles veulent, et certaines sont tombées près du centre historique de la ville. Ma mère me racontait que, tandis que je nais-sais, toutes les fenêtres de l'hôpital étaient soufflées par les bombes.

Le matin suivant, mon père est venu et nous a sortis de l'hôpital sur son vélo. C'était un vélo d'homme, ma mère s'asseyait sur le cadre et me portait dans ses bras. Ce vélo n'avait même pas de pneus, et mon père les avait remplacés par une grosse corde pleine de nœuds. À chaque coup de pédale, on entendait un nœud... Régulièrement, sur le trajet du village, mon père était contraint de descendre et de pousser le vélo, puisque les routes étaient pleines de trous dus aux bombardements. Je ne sais pas combien de temps nous avons mis pour arriver ici, à Vecchiano, dans cette maison qui appartenait à mon grand-père, le père de mon père.

C'était une sorte de maison patriarcale. Ici ont vécu mes grands-parents, mes parents et mon oncle, qui n'était pas encore marié. Mon enfance est une enfance typique de l'après-guerre en Italie. Je dois dire que, contrairement à ce qu'il se passait ailleurs, nous ne manquions quasiment de rien, car c'était une région agricole et mon grand-père avait des chevaux, des vignes, une petite oliveraie... il n'était pas riche mais nous vivions bien. Bien sûr, la situation générale était celle qu'elle

était, les privations étaient grandes, et les réfugiés avaient afflué au village... mais il régnait un climat de solidarité dont je me souviens encore.

Mon autre grand-père était ouvrier, il faisait des travaux de manutention, souvent dans les mines mais aussi en usine. Il avait pris part à la Première Guerre mondiale et était socialiste, il avait même joué, avec d'autres, un rôle de premier plan dans la fondation de plusieurs syndicats socialistes. Le père de mon père, par contre, avait des racines anarchistes. Toute cette région avait une forte tradition anarcho-socialiste, et c'est pourquoi tous ont plus ou moins eu de nombreux problèmes avec les fascistes et les nazis.

— J'imagine, par conséquent, que les premières histoires que tu as entendues ont été des histoires de luttes antifascistes, des histoires politiques.

— Exactement. Dans cette maison venaient les vieux amis de mon grand-père, ils s'asseyaient près du feu et racontaient de vieilles histoires. Et ils exhortaient toujours les enfants à écouter leurs récits, récits d'ailleurs extrêmement fascinants pour un enfant. Je me souviens très bien des petits vieux qui venaient faire leur visite à mon grand-père : beaucoup d'entre eux avaient même l'habitude de s'habiller selon le mode traditionnel des anarchistes, avec un ruban noir, un chapeau à larges bords... Cette maison, évidemment, était une maison que

les fascistes surveillaient d'un œil, et elle a une histoire que je veux te raconter.

Ça devait être en 1936 ou 1938, c'est-à-dire à l'apogée du fascisme, quand mon grand-père et ses amis décidèrent de baptiser « Vecchianello de l'extérieur » cette région un peu isolée de Vecchiano, comme si c'était un autre pays. Pour une simple raison : le nouveau *Podestat*, c'est-à-dire la nouvelle autorité municipale fasciste du village (car, comme tu sais, le régime fasciste avait supprimé les maires et les autres autorités municipales élues, pour les remplacer par les Podestats qui dépendaient directement du préfet, lequel à son tour dépendait directement du gouvernement), avait préparé un décret qui concernait notre village. Mon grand-père et ses amis se rassemblèrent à la maison et décidèrent que ce décret était inacceptable. Ils préparèrent donc un document qu'ils envoyèrent à la Mairie (on peut encore le trouver dans les archives municipales) lequel annonçait que cette maison et cette région ne dépendaient plus de l'Italie, que c'était une République indépendante du nom de « Vecchianello de l'extérieur ». Et pour rendre plus claires leurs intentions, ils écrivirent le nom de leur région indépendante sur le mur arrière de la maison – l'inscription est encore apparente aujourd'hui. Évidemment, toute cette histoire a fini par une raclée de la milice fasciste...

— *Tes grands-parents étaient-ils instruits ?*

— Ils ont terminé l'école primaire, comme c'était alors habituel. Malgré tout, mon grand-père et ses amis – respectant une vieille tradition qui survit dans plusieurs régions de Toscane – connaissaient de mémoire beaucoup de poèmes de la poésie classique italienne, et avaient l'habitude de réciter des pans entiers de la *Divine Comédie*.

— *Et ton père ? Quelle était sa profession ?*

— Quand son père est mort, il s'est mis à faire le négociant. Au début, il vendait le vin qu'il produisait lui-même, puis il a ouvert son café... Ce genre de choses.

— *Lui aussi était très politisé comme ton grand-père ?*

— Non. Il était républicain bien sûr, mais la politique ne l'intéressait pas. La même chose pour ma mère. En contrepartie, mon père était un homme d'opinions ultralibérales. J'ai toujours eu de bonnes relations avec lui. Il a été le premier à comprendre certains de mes besoins, certaines de mes aspirations. Quand, par exemple, à la sortie du lycée, j'ai voulu partir pour Paris, il a aussitôt accepté de m'aider. C'était un homme bon.

— *Tu as toujours voulu être écrivain ?*

— Non. Je voulais devenir astronome. Je me souviens, avec mon grand-père et ses amis, nous nous asseyions souvent dans la cour et nous observions le ciel. Je connaissais toutes les étoiles par cœur.

— À en juger par tes livres, je te voyais plutôt comme un enfant solitaire...

— Au contraire, j'étais un enfant très vivant et très sociable, que l'on pouvait difficilement contenir et discipliner. Avec mes amis, nous parcourions sans cesse les collines alentour, à la recherche de nids d'oiseaux. C'était notre passion. Je me souviens de mes parents souvent désespérés du fait qu'à huit heures du soir, nous n'étions pas encore rentrés. Ils me cherchaient dans tout le village... J'ai eu, en peu de mots, une enfance très libre dont je me souviens avec grande nostalgie.

— Ton premier livre, *Piazza d'Italia*, se réfère à la période du fascisme. Comme tu le rapportes au dos du livre, « il s'agit d'un livre de mémoire, d'une lointaine mémoire qui s'oppose à la succincte mémoire des mass media ». En même temps, le livre a un ton « féérique », tu écris comme s'il ne s'agissait pas de véritables faits historiques mais de légendes.

— Mais les histoires que me racontaient mes grands-pères sonnaient comme des contes à mes oreilles. Le père de ma mère, par exemple, me racontaient toujours des histoires de la Première Guerre mondiale. Il avait vécu trois ans dans les tranchées des Alpes et était revenu avec des engelures plein le pied. Moi je l'écoutais les yeux écarquillés, c'était ça les contes de fées de mon enfance.

— *Qu'ont fait tes grands-pères après la chute du régime fasciste ?*

— Le père de mon père est mort relativement tôt. Le père de ma mère est resté socialiste, il était membre du Parti Socialiste Italien, du parti de Nenni et De Martino. Il leur a même offert une maison pour qu'y soit créée la Maison du Peuple.

— *En d'autres mots, tu te sens depuis tout petit appartenir à la gauche.*

— Dans notre village, c'était quelque chose d'absolument naturel : aucun villageois n'était de droite. Vecchiano a toujours eu des traditions progressistes : c'est ici que Garibaldi a enrôlé de nombreuses chemises rouges pour aller libérer la Sicile des Bourbons, ici qu'a pris racine ce socialisme utopique à caractère anarchiste, ici même que sont apparus quelques-uns des premiers syndicats...

— *Cela concernait toute la Toscane ?*

— Cela concernait surtout la région côtière de la Toscane, jusqu'à la Versilia. Tu sais sûrement que notre voisine Carrare, et son célèbre marbre, a été le plus grand centre anarchiste d'Italie. C'est quelque chose comme l'ADN de cette région. La Toscane a toujours été une province républicaine, une province anticléricale et de gauche, même si en dernière analyse les habitants conservaient trois fondamentaux de la tradition catholique : ils baptisaient leurs enfants, respectaient le premier sacrement et se mariaient

à l'église. Mais leurs pratiques religieuses s'arrêtaient là. Les églises étaient toujours vides, seules quelques petites vieilles s'y rendaient.

— *Et à l'école ? Tu ne sentais pas une contradiction entre ce que tu apprenais chez toi et la piété que t'imposait l'école ?*

— Pas spécialement... Tu vois, au village, dans cet esprit, tous les enfants étaient identiques. Je me souviens encore du désespoir du pauvre curé qui devait célébrer notre première communion – il était sympathique, un peu gros, et roulait dans le village sur une Lambretta² – en se retrouvant devant des enfants qui ne connaissaient absolument rien de la religion. Nous savions à peine qui était le Christ, et nous allions à l'église seulement pour les billards et le ping-pong. Et puisque, évidemment, aucun de nous n'avait lu la Bible, il avait eu l'idée d'en commander une pour chacun de nous auprès de l'archevêché de Pise. Ainsi, un jour, nous sommes tous rentrés avec un Évangile sous le bras et nous avons commencé à lire ce livre que personnellement j'ai trouvé extrêmement fascinant. J'avais onze ou douze ans et je me souviens avoir lu d'abord Luc, puis je suis passé à Mathieu, puis aux deux autres, Marc et Jean. Et je me souviens aussi que je suis allé voir ma grand-mère et lui ai dit : « Mamie, c'est la même histoire, et pourtant ils sont quatre à la raconter.

2. Marque italienne de scooters. (NdT)

Pourquoi ? » Et elle m'a répondu par un vieux proverbe paysan : « À chaque tête, un cerveau différent ». Et cela a été, sans que j'en prenne conscience, ma toute première leçon sur la diversité des points de vue. Avant même que n'arrivent dans ma vie Todorov, Genette et les théories de la narration.

— *Hormis tes grands-pères, quelqu'un d'autre a-t-il joué un rôle important dans ton éducation ?*

— Oui, le frère de ma mère. C'était le seul intellectuel de la famille, et en même temps le mouton noir. Dans une communauté comme celle que je t'ai décrite, une communauté archaïque et paysanne, un homme qui ne travaillait pas mais passait ses journées à lire, à aller au cinéma et à écrire des pièces de théâtre qui n'étaient jamais jouées – de mauvaises œuvres, je crois –, était rejeté. Le plus étrange était qu'il s'est tué dans un accident agricole, plutôt jeune : je devais avoir quatorze ans et lui trente. Mon grand-père avait acheté des machines agricoles et mon oncle s'est décidé un jour à l'aider ; ce jour-là il s'est tué, pendant les moissons.

Cet homme a vraiment été très important pour moi. Il avait sa propre bibliothèque, et lorsqu'un jour je me suis cassé le genou, que j'ai dû garder le lit environ un an et que je m'ennuyais terriblement, il s'est mis à m'apporter des livres. J'ai découvert la joie de la lecture grâce à lui. C'était un anglophile, il aimait Kipling, London, Stevenson.

Aujourd'hui encore, je me souviens du premier livre qu'il m'a donné et qui m'a véritablement enchanté : c'était *L'île au trésor*.

— *En peu de mots, tu as vécu une enfance sans traumatismes, une enfance disons « ordinaire ». La même chose s'applique-t-elle aussi sur le plan sentimental ?*

— Oui. Bien sûr, nous vivions dans une communauté plutôt prude, où les garçons vivaient leurs premières expériences sexuelles assez tard, et les filles n'étaient pas aussi libres qu'aujourd'hui. Mais nous abordions le sexe comme une fonction totalement naturelle, puisque tout petits nous avons l'habitude d'assister au spectacle de la saillie des chevaux. Nous vivions, en d'autres mots, le sexe sans la notion du péché.

— *Maintenant que j'y pense, les héros de tes romans aussi vivent habituellement une vie tranquille, « ordinaire »...*

— Oui. Et s'il leur arrive quelque chose, il s'agit surtout de problèmes qu'ils ont avec eux-mêmes et pas tant avec les autres. Le seul récit vraiment sentimental que j'ai écrit – un récit très dramatique – est ce petit récit qui a pour titre *Femme de Porto Pim*. Il y en a aussi un autre, qui est peut-être plus proche de moi sentimentalement, mais qui fonctionne par contre dans un cadre totalement différent, et qui en cela semble, d'un point de vue sentimental, un peu éventé : c'est celui qui a donné le titre au

livre *Petites équivoques sans importance*, dans lequel une demoiselle est aimée par deux jeunes hommes, dont l'un deviendra juge et l'autre terroriste.

2. LA DOLCE VITA DE FELLINI. ET AUTRES AMOURS CINÉMATOGRAPHIQUES.

Le soir, en voiture, sur la route qui mène de Sienne à Pise. La leçon enseignée ce jour-là par le professeur Antonio Tabucchi à l'université de Sienne concernait la poésie mystique portugaise du XVI^e siècle.

— *Une enfance et une adolescence sans traumatismes, sans problèmes particuliers. Puis, soudain, dès le lycée fini, la « fuite » vers la France. Pourquoi ?*

— Par curiosité. J'avais vingt et un ans et je voulais partir pour Paris.

— *Et pourquoi Paris ?*

— Je ne sais pas. Peut-être que m'attirait la littérature française, celle que j'avais croisée à l'école : Flaubert, Camus, Sartre, Prévert... Les stéréotypes du mythe français résonnaient fort en moi : les caves de Saint Germain, Juliette Gréco, les surréalistes, l'existentialisme. Je voulais voir tout cela de près. Par ailleurs, je sentais que l'Italie m'étouffait. Et j'en ai pris conscience en voyant un film.

— *Vraiment ? Quel film ?*

— *La dolce vita* de Fellini. Je m'en souviens comme si c'était hier. Tu sais, Pise était alors une petite ville provinciale. Et mes amis et moi, nous allions chaque samedi soir à Florence. Ça devait être fin 1962 début 1963, après le lycée, quand je devais m'inscrire à l'université. J'ai vu le film à Florence et aussitôt tout mon monde s'est effondré. Et je me suis dit : « Je veux partir d'ici, je ne veux pas m'inscrire à l'université, devenir médecin ou ingénieur ».

— *Qu'est-ce qui t'a tant impressionné dans ce film ?*

— Tout d'abord, je dois te rappeler que j'ai grandi dans une Italie chrétienne-démocrate, où Mario Scelba (premier ministre en 1954 et ministre de l'Intérieur jusqu'en 1962) recouvrait de feuilles de figuier le pénis du David de Michel-Ange et qualifiait les écrivains de « merdeux ». Dans cette Italie, donc, je voyais soudain un film qui donnait une image totalement négative de la société italienne, dans laquelle absolument personne n'est épargné. C'est un film pessimiste, qui a été attaqué – comme c'était attendu – par la Démocratie chrétienne, mais aussi par la gauche communiste, qui croyait encore en « l'homme nouveau ». C'était l'époque où tous les hommes de gauche devaient être ou se montrer optimistes... Tu te souviens du film ?

— *Bien sûr. Je l'ai d'ailleurs revu plusieurs fois.*

— Souviens-toi des personnages du film. Il y a le jeune

pseudo-intellectuel ambitieux, Marcello Mastroianni, dont la vie est en loques, qui fait le journaliste pour un journal à ragots et rêve de devenir célèbre : il est, si tu veux, le portrait typique de tant de jeunes de cette époque qui n'avaient pas beaucoup de culture, qui pour survivre faisaient un tas de petits boulots mais continuaient de rêver à la gloire littéraire. Il y a Anouk Aimée, la bourgeoise avec sa voiture de luxe, qui pour se stimuler sexuellement va faire l'amour chez une prostituée, à la périphérie de Rome. Il y a l'aristocratie, que Fellini restitue de façon surprenante avec cette fête dans le château de Bassano di Sutri : il s'agit d'un gang d'idiots. Il y a, aussi, l'intellectuel bourgeois raffiné, un véritable philosophe, qui lit Goethe, écoute Bach mais soudain tue ses petites filles et se suicide. Il y a le petit prolétaire qui court dans les champs comme hypnotisé, pour assister à un hypothétique miracle de la Vierge. Il y a, enfin, la télévision qui filme tous ces misérables attendant de voir la Vierge. Souviens-toi, cette figure cynique du metteur en scène, quand la pluie se met à tomber, qui oublie toute Vierge et tout miracle, et donne comme instructions d'éteindre les projecteurs pour éviter un court-circuit...

— *Dans la scène finale, pourtant, on voit aussi cette fille au visage innocent qui paraît tout comprendre...*

— Oui, mais nous ne savons rien d'elle. C'est un visage qui ne signifie rien ou qui peut signifier beaucoup de choses. Est-elle l'innocence ? la poésie ? la littérature ? Personne ne

sait. La Gauche, au contraire, sur ce point aurait voulu un symbole fort et pur, une note porteuse d'espoir qui finalement n'existe pas.

Quoi qu'il en soit, la société italienne sortait pulvérisée d'une telle représentation. Et tout cela, Fellini le rendait avec la grâce et la légèreté qui l'ont toujours caractérisé. C'est un film qui m'a fait réfléchir. Aujourd'hui encore je considère que c'est le film italien le plus important de l'après-guerre. C'était le premier film italien à ne montrer aucune complaisance envers personne.

— *Et pourtant, il a été adulé dans le monde entier pour des raisons totalement différentes.*

— Si on y réfléchit bien, même la fameuse scène avec Anita Ekberg dans la Fontaine de Trevi est emblématique. Quand cette nymphe blonde, au corps superbe et à la poitrine généreuse, avec ce ton ivre et dionysiaque qui rappelle d'antiques cérémonies au dieu Pan, entre dans la Fontaine en disant des balivernes, lui, l'aspirant écrivain, lui dit : « Oui, Sylvia, j'arrive. C'est elle qui a raison, et moi qui me trompe... » Tu te rends compte ? Nous sommes en 1960 et Fellini a déjà prévu le New Age qui est une mode aujourd'hui : il a compris les mysticismes, les impasses, l'envie d'évasion, l'adoration unidimensionnelle de la beauté et de la perfection, toutes ces choses qui aujourd'hui sont vendues dans tous les supermarchés sous forme de best-sellers.

— *Et puisque nous avons ouvert cette grande parenthèse, parlons aussi de tes autres amours cinématographiques.*

— Laisse-moi te dire, tout d'abord, que les premières grandes émotions de ma vie, je ne les dois pas à la littérature mais au cinéma. Je me souviens de mon père, à la fin des années 1940, qui m'emmenait au cinéma du village pour voir tous ces grands films du néoréalisme italien. Même si je ne comprenais pas leur message avec précision, ces films m'émouvaient, comme m'émouvait aussi la participation des spectateurs pendant la projection... Souviens-toi, l'Italie venait juste d'être libérée du fascisme et de ces films idiots et légers dits des « téléphones blancs »³, et c'était la première fois que le cinéma parlait de la réalité italienne : les gens riaient, pleuraient, criaient... Je me souviens encore de la scène avec Anna Magnani dans *Rome, ville ouverte* quand les Allemands lui tirent dessus, alors qu'elle essaie de rattraper le camion qui emporte son mari. Les gens se levaient et criaient « Assassins ! » aux Allemands du film. Et moi, qui n'avais pas connu la guerre, je vivais les réactions des gens sept ou huit ans après la fin de la guerre. La réalité et l'imaginaire ne faisaient plus qu'un dans mon esprit.

Plus tard, en allant au cinéma avec mes amis, j'ai découvert les films de Totò. J'aimais beaucoup Totò. Je n'en avais

3. La période dite des « téléphones blancs » correspond à une assez brève période d'euphorie ambiante dans le cinéma italien entre 1937 et 1941. (NdT)

pas conscience, mais Totò était l'expression de l'Italien moyen qui parfois baisse les bras et parfois non, qui essaie de survivre par tous les moyens, qui a le calembour facile, un antihéros qui peut pourtant mourir en faisant un acte héroïque, en riant. Ce qui m'a toujours enthousiasmé dans les films de ce grand acteur, c'est son langage. Un langage de sa propre invention, un langage qui faisait la satire du langage « officiel » des ministres et de la bureaucratie, celui que les classes les plus pauvres ne devaient ni maîtriser ni comprendre. Je crois qu'avec Totò j'ai compris pour la première fois dans ma vie que la langue est une chose très importante dans les relations humaines.

J'ai aimé aussi toutes ces comédies italiennes des années 1960, que la critique officielle de gauche regardait de haut. Moi, comme je t'ai déjà dit, j'ai grandi dans une famille de gauche et certains clichés rhétoriques faisaient partie de mon quotidien. Je voyais donc toutes ces fantastiques comédies – *La Grande guerre* de Monicelli, *La Grande pagaille* de Comencini – qui, à travers le rire, le sarcasme, l'ironie, montraient que les héros de la Résistance n'étaient pas des monuments mais des hommes de tous les jours, ces films qui faisaient la satire du régime chrétien-démocrate, du pseudo-moralisme ou de la fameuse « âme du peuple italien » qui s'avère souvent mesquine – et cela est devenu, plus tard, un des thèmes favoris de la littérature italienne. Souviens-toi du personnage que joue Vittorio Gassman dans le film *Le Fanfaron* de Risi : nous nous trouvons face

à un personnage d'une grande importance littéraire, un personnage antirhétorique, qui va à l'encontre de l'Italie que l'on nous apprenait à l'école, l'Italie de Manzoni⁴.

J'ai reconnu mon pays dans ces films, comme je l'ai reconnu dans *Pinocchio*, qui est notre grand livre du siècle passé et qu'on nous présentait à l'école comme un livre pour enfants. L'Italie officielle n'a jamais apprécié ce héros de bois qui, par exemple, se retrouve en prison parce qu'on l'a volé. Un paradoxe violent qui peut constituer une métaphore de l'Italie d'hier et d'aujourd'hui.

4. Alessandro Manzoni (1785-1873) est l'un des plus importants écrivains italiens romantiques. Poète et romancier, son poème *Il 5 Maggio* (*Le 5 Mai*) et son roman *I promessi sposi* (*Les Fiancés*) sont des œuvres représentatives du Risorgimento.